LA FEMME ET L'AMOUR

M. Borely

Q 2254
5 B6
STORAGE-ITEM
LPC
LPA-D46C
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

MARTHE BORÉLY

LA FEMME ET L'AMOUR

DANS

L'ŒUVRE D'ANATOLE FRANCE

ÉDITIONS GEORGES CRÉS & Cie

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

5, RÄMISTRASSE, ZURICH

MCMXVII

U.B.C. LIBRARY

CAT. NO. PQ2254.Z5B6

ACC. NO. 79499

LA FEMME ET L'AMOUR

DANS

L'ŒUVRE D'ANATOLE FRANCE

DU MEME AUTEUR :

LE GÉNIE FÉMININ FRANÇAIS (Boccard, édit.) . 1 vol.

A paraître prochainement :

LA VERTU DE L'AMOUR FRANÇAIS.

Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation,
réservés pour tous pays.

MARTHE BORÉLY

LA FEMME ET L'AMOUR

DANS

L'ŒUVRE D'ANATOLE FRANCE

ÉDITIONS GEORGES CRÈS & Cie
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
5, RÄMISTRASSE, ZURICH

MCMXVII

A ANATOLE FRANCE

ce témoignage de piété féminine.

M. B.

LA FEMME ET L'AMOUR

DANS

L'ŒUVRE D'ANATOLE FRANCE

On a dit que l'homme le plus intelligent était le plus sensuel ; on a dit aussi qu'il était le plus sensible. Sans oser trancher des rapports de l'intelligence, de la sensualité et de la sensibilité d'après les plus modernes données de la science et de la philosophie, contentons-nous de remarquer que ces trois facultés jumelles s'assemblent chez Anatole France avec la plus exacte harmonie. Mais si le jugement public sait reconnaître la haute intelligence de son œuvre ainsi que sa pureté, c'est au prix de quelque injustice, et il faut signaler la méprise d'une critique qui a refusé trop souvent de découvrir la chaleur de cette œuvre tout en proclamant sa perfection.

C'est une erreur commune à l'égard des productions de l'esprit, que de préjuger de leur froideur en raison de leur politesse, de leur fini, de leur art. En ce qui concerne Anatole France on ne sut pas toujours discerner quelle passion couvait sous des dehors si purs. Et, de cet esprit dédaigneux et mesuré, on ne comprit pas l'élan généreux qui le fit, il y a quelques années, prendre une part spontanée à un mouvement social et politique. Sur l'homme de grand cœur capable de véhémence et d'enthousiasme, le philosophe portant à l'humanité cette pitié clémente, ce mépris tendre qui lui est familier, que de suppositions passionnées.

La perfection de son art, son sens du relatif, du général, du rationnel, pour tout dire son intelligence et enfin ce que le vulgaire se plaît à nommer son scepticisme, lui ont donné dans l'esprit du public la réputation d'un génie savant et charmant, d'un dilettante sans grande sensibilité.

Que veut-on dire? Et de quel point de vue Anatole France paraîtrait-il trop sage, lui qui a trouvé, à la manière des classiques, le plus juste accord du sentiment et de la raison?

Notre sensibilité est encore très romantique. Là où le sentiment jaillit avec plus d'abandon il nous paraît plus véritable et nous ne discernons pas toujours que cette sorte de richesse s'achète souvent au prix de la pureté. La politesse intellectuelle de France est celle de Racine, ce « tigre passionné », c'est l'atticisme d'un Moréas.

On ne saurait parler d'Anatole France sans toucher à ce scepticisme qui le symbolise littérairement. Ne renions pas cet enfant terrible né de son intelligence et de sa sensibilité. Il donne tout son prix au sentiment natif qui se déploie avec une élégance ardente et fière dans toute son œuvre. Si l'intelligence la plus clairvoyante n'a pu réussir à altérer ce sentiment vivace et toujours jeune, quelle plus forte démonstration de la richesse de cette sensibilité. Mais il y a une tenue du sentiment qui imprime à l'expression comme un sceau d'inaltérable pureté et assure sa force dans le cours des siècles. Tel est le caractère des œuvres classiques et de l'œuvre d'Anatole France.

Si nous jetons un regard d'ensemble sur cette œuvre, ce qui nous frappe dès l'abord c'est la présence souveraine d'une intelligence ouverte à toutes les manifestations de la vie humaine, à toutes ses émotions, à toutes ses idées, à toutes ses images.

— Émotion intellectuelle ! dit l'esprit fort.

Et qu'est-ce qui n'est pas intellectuel ? Quelle sorte de sensibilité, celle qui ne serait point intellectuelle ? Nous voulons dire que l'auteur de *Thaïs* et du *Crime de Sylvestre Bonnard* n'est pas seulement l'impeccable artiste qu'on exalte, mais que son art procède autant du sentiment que de la raison.

Ce n'est pas de ce sentiment que j'entends donner des preuves. Elles abonderaient et empiéteraient sur le sujet qui nous intéresse. A d'autres de rechercher dans le vaste domaine de la psychologie tout ce qui a sollicité cette sensibilité toujours en émoi, à d'autres de montrer que sous le scepticisme, le nihilisme, l'ironie qui sont en cette œuvre comme une nappe d'eau lisse et limpide, il y a tout un

généreux bouillonnement. Nous ne voulons nous attacher ici qu'à ce qui a trait à la femme et à l'amour et démontrer qu'Anatole France ne fut pas seulement un amateur superficiel de beaux visages et de beaux corps, mais qu'il a véritablement aimé la femme et avec toutes les ressources d'une sensibilité aussi exceptionnelle que son intelligence.

L'impassibilité sentimentale que la critique a souvent proclamée, contredirait le sensualisme qu'elle lui reconnaît, par contre, avec un peu trop de complaisance. La persistance de la sensualité amoureuse est en rapport de la résistance physique et elle s'affirme chez les êtres privilégiés par une éternelle verdeur. La jeunesse, l'amour n'ont pas pour eux les limites ordinaires. Notre humanité serait bien misérable si ce goût de l'amour n'était que l'apanage de la jeunesse. Il ne serait acceptable qu'à l'âge de Daphnis et de Chloé. A peine différerait-il des amours animales qui ne durent qu'une saison. La volonté de l'homme dépasse dans l'amour celle de la nature. L'âme qui alimente le corps de ses richesses et le désir perpétué, l'activité du cœur sont des

ferments de vie, de santé et de jeunesse. Les organes obéissent à des impulsions si mystérieuses, que même les maux physiques peuvent céder à des fortifiants moraux, à une impulsion sentimentale. C'est cette ardeur d'une âme frémissante qui éternise l'amour, et la vie même qui anime comme une belle flamme l'œuvre brûlante du maître.

Nous lui devons quelque chose de plus qu'une reconnaissance intime et silencieuse, car il est un ami délicat et respectueux de la féminité qu'il a beaucoup exaltée et jamais rabaissée, un des rares glorificateurs de la femme qui soit de notre temps. Nul ne lui a mieux rendu justice et ne l'a plus finement observée dans les plus secrètes expressions de sa psychologie et de son esthétique. De cette connaissance il a conçu quelque estime et beaucoup d'amour. Il a, comme tel philosophe de ses livres « le goût et l'intelligence de la machine féminine (1) » et sans que sa gloire en souffre il peut faire ce calme aveu : « Les deux sexes ne sont pas si distincts qu'on croit, et tout au contraire, il y a de l'homme dans beaucoup de femmes, et de

(1) *Histoire comique.*

la femme dans beaucoup d'hommes (1). »

Comme Stendhal, France a connu bien des femmes ; comme lui il a subi le charme de leur commerce, éprouvé tous les attraits de l'attachement, de l'amitié, de la tendresse, de la passion... Il n'a pas dédaigné la plus belle source de joie, il ne lui a pas comparé la gloire... Qu'on ne s'y trompe pas, la femme est l'objet de sa dilection.

Eh quoi ! chez le grand sceptique il y aurait article de foi ? La création de *Thaïs* n'est-elle pas un acte de foi, une affirmation ? « L'ironie que j'invoque n'est pas cruelle, nous dit-il, elle ne raille ni l'Amour ni la beauté (2) ! » Et il nous révèle un mysticisme, une religiosité ardente, qui font de l'amour sa religion et de la femme sa seule divinité : elle est tout son absolu et satisfait son éternel besoin d'infini : « O lamentable insensé, dit le moine Paphuce, qui cherchait la beauté divine ailleurs que sur les lèvres de Thaïs (3). »

Cet instinct mystique qui se transpose dans la passion humaine se traduit chez France

(1) *Sur la Pierre blanche*, p. 51.
(2) *Le Jardin d'Epicure*, p. 122.
(3) *Thaïs*.

ainsi que chez les troubadours, par une « *piété ardente* », une « *ardeur sacrée* », un quelque chose de divin toujours et de profane un peu qui le trouble et le séduit.

Ce savant théologien de la passion nous dira que l'amour est « *l'un des deux axes du monde* », violent et aveugle comme un instinct terrible et obscur tel qu'une force :

« *L'amour est le plus vieux des dieux. Les Grecs l'ont dit : quand il est né, il n'y avait encore ni justice ni intelligence au monde. Le malheureux ne trouva pas dans la nature cosmique de quoi se faire un cerveau, ni des yeux, ni des oreilles... il travaille à tâtons. On l'a représenté comme un enfant ailé. C'est une flatterie. Sa vraie figure est celle d'un taureau acéphale. Loin d'être le fils de Vénus, il en est le père* (1). »

L'amour n'est pas pour lui ce bref contact, cet « échange de deux fantaisies », ce sentiment facile et paisible qui trouve en soi sa sérénité. *La passion*, dit-il, *est une Thébaïde brûlante, c'est un désert aride.* La joie des sens n'est qu'un désespoir délicieux, enchanté,

(1) *Vie littéraire*, t. I, p. 33.

un oubli de l'être aimé en lui-même : « *La passion, c'est l'ascétisme profane aussi rude que l'ascétisme religieux. Aussi voit-on que les grandes amoureuses sont aussi rares que les grandes pénitentes* (1). » Il trouve en elles une autre sainteté, la même, car elle comporte les mêmes sacrifices et le même don de soi. C'est pourquoi : « *Les femmes ne mettent pas volontiers sur leur poitrine délicate, le cilice d'un véritable amour* (2). »

« *L'amour sensuel est le seul grand et fort, il s'attache à la chair et à l'âme de la chair* (3). » Sensuel mais spirituel, ainsi comprend-il l'amour : « *Ce qui fait qu'on désire et qu'on aime est une force douce et terrible plus puissante que la beauté ! On trouve une femme entre mille qu'on ne veut plus quitter dès qu'on l'a possédée et qu'on veut toujours et qu'on veut encore, c'est la fleur de sa chair qui donne ce mal inguérissable d'aimer et c'est autre chose encore qu'on ne peut dire, c'est l'âme de son corps* (4). »

(1) *Le Lys rouge*, p. 102.
(2) *Id.*, p. 102.
(3) *Id.*, p. 358.
(4) *Id.*, p. 315.

C'est l'âme de son corps ! Alors, qu'on ne suppose pas que France ne voit dans la femme que l'instrument physique du plaisir. Il la définit dans les créatures de son choix comme un joyau d'art de luxe, un être de haut prix et cela ne dit-il pas toute la perfection totale que son intelligence et sa sensibilité réclament ? La première raison de la femme est d'être ce précieux instrument de volupté, car « *la beauté est la première vertu du monde* ». Mais le maître ne serait pas le sensuel qu'on dit si son amour pour la femme n'envisageait que le physique. Qu'est-ce que la sensualité que l'imagination, le rêve n'ont pas nourrie ? Et comment pourrait-elle se passer de ce rayonnement spirituel et de cette âme qui est « *l'odeur de la beauté* » ! En vrai voluptueux, France recherche dans l'être aimé toutes les manifestations d'une féminité qui s'exprime également par la beauté du corps, la délicatesse des sentiments, la finesse de l'intelligence, l'originalité de la sensation. Cet amateur de l'âme féminine se montre aussi attentif à la nuance la plus secrète du cœur, qu'à l'harmonie d'un geste.

Les femmes des siècles passés l'attirent ir-

résistiblement. A l'exemple de Sainte-Beuve, il leur fait une cour discrète et passionnée. Lorsqu'il parle d'elles, de « *ces âmes frivoles et fortes, ironiques et tendres qui ne pouvaient être produites que par une longue et savante culture* (1) » et de celles encore qui ont mis avec une fierté simple leur cou gracieux sous la guillotine, c'est avec une tendresse émue : « *Elle ne se croyait plus aimable,* dit-il de Mme de Sabran, *parce que la fleur de sa beauté s'en était allée, mais elle était exquise* (2) »; et encore : « *Elle n'a pas besoin d'être belle pour être adorable* (3). »

Séduit par tout ce qui est beau et généreux, il admire en elles « *un ressort qui a fléchi depuis, une fierté, une hauteur de pensées devenus rares aujourd'hui* (4) ». Il les aime disparues, mortes. Il suit leurs ombres toujours chères sous les grands arbres des parcs princiers. Il évoque les cheveux blonds de Mme de Custine et tous les charmes vivants de ces femmes exquises dont il dit : « *C'est par le*

(1) *Vie littéraire*, t. II, p. 154.
(2) *Id.*, t. II, p. 155.
(3) *Id.*, t. II, p. 155.
(4) *Id.*, t. II.

sel de leur intelligence et le parfum de leur tendresse qu'elles donnèrent à la vie ce goût fin qu'on n'y sentait point avant elles (1). »

Un éclectisme affectueux, souriant, lui permet d'admirer une Catherine d'Autriche et Marie Bashkirkeff, Mme Ackermann et George Sand : « *George Sand fut un grand artisan de l'idéal, c'est pourquoi je l'aime et la vénère* (2). »

Ainsi qu'un peintre au goût savant, le Maître choisit ses modèles avec un art très sûr. Chacun est un être unique en sa catégorie ; il le voit avec la précision passionnée du naturaliste et de l'amateur. Toutes ses héroïnes sont de belles et de païennes créatures. Leur corps a la puissance et la grâce des statues antiques ; ce sont des êtres forts et volontaires. Aucune indigence d'esprit et de sentiment mais une ardeur de la chair comme de l'âme.

Le créateur de *Thaïs* veut qu'un beau corps se complète harmonieusement d'une intelligence originale, personnelle, puissant motif de séduction, piège sensuel. Il sait bien que c'est l'intelligence qui donne à la beauté des

(1) *Vie littéraire*, t. II, p. 115.
(2) *Id.*, t. I, p. 145.

femmes tout son rayonnement, et fait leur force irrésistible ; c'est ce qui les rend de « terribles merveilles ». « *Cléopâtre n'était point*, dit-il, *d'une beauté qui ne fût incomparable* », et cette beauté eût été impuissante si elle ne l'avait prodigieusement augmentée du charme de son esprit.

De la première à la dernière ces rayonnantes héroïnes aiment l'amour de toute la force de leur chair et de leur cerveau : « *Je ne puis pas me passer d'amour!* » disent-elles. Toutes, de la race des amoureuses, elles tiennent de leur seule faculté d'aimer une aristocratie certaine.

Pour cet être de haut prix, ce joyau d'art, cet instrument unique de volupté, il faut l'artiste ingénieux, incomparable encore. Ici une définition de la femme « machine à table d'harmonie » : « *Il faut qu'elle soit bien construite et sorte de la boutique d'un savant luthier, il faut surtout qu'elle tombe entre les mains d'un exécuteur habile.* » Le Paganini ! Malheur à la femme qui n'a pas trouvé ce Paganini qui a le secret de ses plus harmonieuses résonances. L'amoureux sans imagination est un musicien sans talent.

Ce sentiment de l'amour on le voit poindre dès l'enfance du maître. En sa première adolescence, sur les bancs du collège, il aime Marianne, l'héroïne de Jules Sandeau. Il aima Cléopâtre elle-même, rien que pour avoir entendu un jour, d'une classe voisine, cette phrase de Plutarque qui lui arrivait par lambeaux :

« *Elle allait paraître devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit... sa personne plus puissante que toutes les parures... Elle entra dans le Cydnus... la poupe de son vaisseau était tout éclatante d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent* (1)... »

Le préfet des études lui fit payer d'un pensum cette « vision délicieuse » et le tira rudement de cette extase où l'avait plongé la « présence de la beauté ». « *Mais en dépit du cuistre*, dit-il, *j'avais vu Cléopâtre* (2). »

Déjà à ces yeux prédestinés l'amour avait souri dès le berceau, le matin où ses regards innocents s'ouvrirent à la lumière radieuse de « *Marcelle, la fée aux yeux d'or* », marraine

(1) *Vie littéraire*, t. IV, p. 123.
(2) *Id.*, t. IV, p. 124.

fortunée qui réalisait les « *rêves de beauté d'un petit enfant* » : « *Sois bénie pour ce don que tu as mis dans mon berceau en t'y penchant seulement, sois bénie pour m'avoir révélé, quand je naissais à peine à la pensée, les tourments délicieux que la beauté donne aux âmes avides de la comprendre. Sois bénie par celui qui fut l'enfant que tu soulevas de terre rien que pour voir la couleur de ses yeux, il fut, cet enfant, le plus heureux et, j'ose le dire le meilleur de tes amis, c'est à lui que tu donnas le plus, ô généreuse femme, car tu lui ouvris avec les deux bras le monde infini des rêves* (1). »

Cette divination de la femme s'étend à toutes, aux humbles et même à celles qui ne furent pas des amoureuses : les vieilles bonnes de son enfance, la tante de Jean Servien, la mère d'André Servière, douce femme dont l'intuitive science fait sourire le mari docte et savant qui lui accorde toute la raison qu'il cherche et qu'elle trouve si facilement. Et la maman du petit Pierre, quels croquis immortels nous la montrent suave comme un Greuze, sereine et familière comme un Char-

(1) *Le Livre de mon ami.*

din, tendre et sensible comme un Carrière.

Dans un portrait qu'il trace de la générale de Cartier-Chalmot, c'est encore une image féminine, non pas gracieuse, mais digne et majestueuse, une maîtresse femme pourvue des vertus bourgeoises et mondaines les plus rares encore : « *Dans sa robe de chambre grise ses formes étalaient l'ample majesté des maternités anciennes, sur son éclatante face à moustache reluisait l'orgueil de la matrone, ses larges mouvements exprimaient à la fois l'agilité d'une ménagère rompue au travail et l'aisance d'une femme habituée aux hommages officiels. Le général disparaissait derrière elle, c'était sa fortune domestique et son génie tutélaire, cette Pauline qui, de son activité et de son courage, soutenait la lourde maison pauvre et fastueuse, et qui chez elle lingère, cuisinière, couturière, chambrière, institutrice, pharmacienne, modiste même avec un goût naïvement tapageur, montrait dans les grands dîners et dans les réceptions un imperturbable bon ton et des épaules encore belles* (1). »

D'autres ombres discrètes et charmantes

(1) *L'arme du mail*, p. 86.

passent en cette œuvre si riche d'images féminines : la pupille de Sylvestre Bonnard, la petite femme Cocoz avec son enfantelet tout nu dans ses bras, la silhouette voluptueuse de Mme de Gromance qui plane si gracieusement sur la philosophie de M. Bergeret, mais surtout les créatures de dilection, les amoureuses dont chacune est une image belle et unique de la femme toujours différente bien que toujours la même.

L'HÉROÏNE de l'*Histoire comique* est une comédienne, belle, voluptueuse, intelligente comme les autres héroïnes choisies du maître. Corps puissant et gracieux, harmonieux gestes, cheveux enflammés dont la « cendre voluptueuse » ombrage son front.

Nulle éducation bourgeoise n'a altéré un heureux naturel et affaibli la forte originalité d'un esprit curieux de soi et des autres. Dédaigneuse des idées toutes faites, étrangère à toute âme collective, elle cherche la sienne avec un rare bonheur : « *Robert*, dit-elle à son ami, *as-*

tu remarqué que les gens ne sont jamais naturels, ils ne disent pas ce qu'ils croient mais ce qu'ils pensent qu'il faut dire (1). » La hardiesse de sa compréhension fait prononcer au docteur Socrate : « *Mon enfant, je voudrais qu'on pensât aussi sainement que vous à l'Académie des sciences* (2). »

Un peu malveillante avec un grain de vulgarité que sa grâce naturelle dissimule, menteuse en amour comme la plupart des femmes, elle eût pu dire avec Thérèse Martin : « *Une femme franche est celle qui ne fait pas de mensonges inutiles.* » Sans culture mais avec l'assurance d'un être qui est bien à sa place dans la vie, elle s'analyse et cultive son bovarysme : « — *Eh bien, oui*, dit-elle avec une belle sincérité à celui qu'elle aime, *je ne suis qu'une sale cabotine, mais je t'aime et je me fiche de l'argent. Il n'y en a pas beaucoup qui me valent. Et tu le sais bien* (3). »

Elle a le sentiment de sa valeur unique et la conscience d'une beauté qu'elle apprécie mieux que l'amant le plus épris. Regardant ses seins

(1) *Histoire comique*, p. 231.
(2) *Id.*, p. 261.
(3) *Id.*, p. 9.

fraîchement éclos, « *elle les tient délicatement sur le creux des mains, les contemple dans la glace avec tendresse comme s'ils eussent été non pas d'elle mais à elle, comme un couple de colombes* (1) ».

Le jeune diplomate, dédaigneux des sports en son goût exclusif de l'amour :

Sans les dons de l'amour quelle serait la vie ?

trouve en elle la créature de sa chair, et dès lors il n'est pas en son pouvoir de tromper son désir avec les plus belles femmes de Bruxelles. *Sans Mme Bonmdemot, les sœurs Van Cruyser et Suzette Berger il n'aurait jamais connu tout le prix qu'avait pour lui Suzette Nanteuil. Près d'elles il l'avait regrettée et découvert que de toutes les femmes il ne désirait que celle-là.* »

C'est comme si tout l'amour de la terre et toute la volupté s'étaient réfugiés en un seul être, centre divin de l'univers. Comme s'il était l'amphore vivante qui renferme toute sensualité, comme si le plaisir eût été lui et lui le plaisir ! Cette idée de « l'unique » fait la mystérieuse puissance de l'amour et sa fata-

(1) *Histoire comique*, p. 295.

lité douloureuse. Oui, pourquoi « *une figure aperçue entre mille donne plus de joie et de douleur que la vie ne semble pouvoir en contenir* » ? Une telle phrase nous mène loin d'une physique qu'elle ne contredit point. Elle éclaire la sensibilité qui l'a exprimée et la conception d'une vie qui s'illumine soudain du rayonnement d'une figure unique.

L'amour ne se transpose pas à notre fantaisie. Il y a en lui une sorte d'intuition ténébreuse plus voisine de l'instinct que de la raison et ce rêve de l'inconscient est une faim qui ne peut s'apaiser que d'une seule nourriture. La femme aimée est l'incarnation de ce rêve dont aucune autre n'offrirait la ressemblance, et si l'on disait à tous les amants ce que l'ami Garneret disait à Jean Servien : « *Mais enfin cette femme n'est pas d'une nature différente de celle des autres femmes* », ils seraient tous pareillement surpris et incrédules. Car elle est celle qui a le plus haut prix et une valeur unique, la seule enfin. Elle est la forme concrète d'un idéal qu'elle représente uniquement. Un exclusivisme si absolu, si impérieux nous fait comprendre les raisons du désespoir de ce malheureux cabotin qui préfère la mort au néant

d'un bonheur qui résume toute volonté de vivre étant à lui seul « *le monde, la vie* ».

Dans *le Lys rouge* « l'amour sensuel, le seul grand et fort (1) », est par définition, celui qui « s'attache à la chair et à l'âme de la chair ». Amour mûri, raisonné, conscient de l'être arrivé au clair sommet de ses qualités physiques et mentales, enrichi de tous les apports d'une intelligence et d'une sensibilité pleinement épanouies : œuvre d'art rare comme toute perfection et inaccessible au commun des hommes.

Thérèse et Philippe sont deux grands artistes de l'amour qu'une faveur inouïe de la vie a fait se rencontrer. Une volupté puissante gagne leur corps et leur intelligence. C'est dans la joie des sens « un désespoir délicieux », le tourment métaphysique de l'amour qui sait, veut et ne peut dépasser ses humaines limites. La chair adore la chair pour mieux

(1) *Le Lys rouge*, p. 358.
(2) *Id.*, p. 358.

atteindre l'âme inatteignable. Non pas l'amour sensuel comme l'entend le vulgaire, mais celui qui parvient à un degré supérieur de sensualité parce que plus fortement spiritualisé.

Thérèse est cette femme vibrante et de chair et de cœur que l'on reconnaît rien qu'au rythme de ses mouvements et à l'harmonie de sa ligne. Elle « *illumine tout autour d'elle par l'éclat charmant de ses yeux gris* » et trouble le cœur par la délicatesse de son visage « *où le travail de la vie et de l'âme avaient mis des profondeurs sans en altérer la grâce jeune et fraîche* (1). » Elle se vêt avec simplicité de « *toilettes spirituelles* » dans le caractère de sa forme et de son âme. Délicate et fière elle est soucieuse de sa gloire, c'est-à-dire de sa réputation, curieuse des conversations qui font jaillir les idées fortes et originales. Les gens qui se montrent tels qu'ils sont l'ennuient rarement, mais elle n'aime pas ceux qui sont « trop raisonnables ». Elle apparaît droite et sincère même dans ses complexités sentimentales, trop belle créature pour condescendre au mensonge, et c'est avec un soupir de regret qu'elle insinue : « *Peut-on consoler*

(1) *Le Lys rouge*, p. 165.

sans mentir? » Aussi bonne que belle, on la voit s'élancer émue et ardente sur les pas de son ami désespéré lorsqu'il fuit affolé dans les terres boueuses qui bordent l'Arno, et rien que par ce mouvement de désespoir, Philippe obtint celle qui eût voulu se garder par droiture et pour la dignité de son cœur. Caractère royal, Thérèse est dans toute la vérité humaine de ce mot une grande nature de femme sans rien de mesquin ni de faux mais avec les sentiments grands, doux, généreux, qui font d'elle la femme de toutes les sociétés humaines et de toutes les époques. Une païenne sans doute, mais une délicate païenne et une vraie Française.

Elle n'a pas aimé Robert Le Mesnil. Il lui a plu par la limpidité de son âme et parce qu'il souffrait d'elle. Grand, svelte, robuste et charmant, chevaleresque et intelligent, il n'est pas le Paganini, l'Animateur. Après des heures d'intimité amoureuse, il la quitte avec la même tendresse sereine. Il était heureux n'étant que modérément sensible; savait-il l'aimer? Cet être aimable, cet homme accompli n'était ni assez complexe ni suffisamment complet.

Philippe sera l'amant souhaité. Parce qu'il a le « *goût violent des femmes* », il « *possède*

ce don de flatter, de contenter l'âme avec la chair (1) ». Amant si exclusif qu'il veut tout ou rien et trouve en son amour « *son Dieu, sa foi, son devoir et sa vie* (2) ». Ce dilettante raffiné analyse les raisons d'un amour qui s'augmente d'être si bien justifié. Il est, comme il le dit si bien, « *une espèce de poète-philosophe qui cherche dans la nature des sujets d'inquiétude et de tourment* (3) ». Et quel sujet plus fécond que l'amour :

« *La grâce de votre pensée, votre courage élégant et fier, votre fierté spirituelle, je les respire comme les parfums de votre chair. Il me semble, quand vous parlez, que votre âme flotte sur vos lèvres et je me meurs de ne pouvoir y appuyer ma bouche ; votre âme n'est pour moi que l'odeur de votre beauté ! J'avais gardé les instincts des hommes primitifs, vous les avez réveillés et je sens que je vous aime avec une simplicité sauvage* (4). »

Oui et même avec une « fureur sacrée », avec une « piété ardente », souffrant de tout ce qui lui échappe, de l'âme de cette femme qui

(1) *Le Lys rouge*, p. 42.
(2) *Id.*, p. 358.
(3) *Id.*, p. 303.
(4) *Id.*, p. 206.

est « son mal, sa souffrance, sa torture (1) ».

« *Il faut que je t'oublie en toi-même* (2) », lui dit-il. En lui revit dans toute sa sauvage beauté, cet instinct tyrannique du mâle qui veut « sa créature tout entière (3) » et avec les exigences d'une lucide et cruelle métaphysique, vibrent les multiples résonnances d'une sensibilité exacerbée. Vouloir un être adoré dans toute sa vie présente et passée, et qu'il vive en soi, par soi, pour soi seul, l'aimer pour tant de perfection et souffrir en son ravissement même que « *la vie qui l'a tant embelli l'ait seulement touché* (4) », garder un cœur inapaisé malgré la tendresse et les étreintes et aspirer à ce serein bonheur qu'un grand amour ne connaît pas :

« *Ah ! ce qui vit n'est que trop mystérieux et tu restes pour moi, ma bien-aimée, une énigme dont le sens inconnu contient les délices de la vie et les affres de la mort. Ne crains pas de te donner ? est-ce qu'on possède jamais ce qu'on aime ? Est-ce que les baisers, les caresses sont autre chose que l'effort d'un dés-*

(1) *Le Lys rouge*, p. 314.
(2) *Id.*, p. 303.
(3) *Id.*, p. 276.
(4) *Id.*, p. 277.

espoir silencieux. Quand je te tiens embrassée, je te cherche encore et je ne t'ai jamais puisque je te veux toujours, puisqu'en toi je veux l'impossible, l'infini... Il faut que je t'oublie en toi-même, c'est en toi seulement que je puis t'oublier et me perdre (1). »

Tout le génie de l'amour réside en ces subtiles souffrances que seules des sensibilités de choix peuvent à ce point ressentir. Alors la sensualité devient infinie comme l'intelligence qui la crée, le goût de la chair se mêle si bien à celui de l'âme, qu'il semble impossible d'étreindre assez une chair qui concrétise l'âme et participe de son absolu. Comment un être amoureux d'infini pourrait-il oublier que cette créature vivante qu'il presse sur son cœur, symbolise pour lui, parce qu'elle est belle et adorée, l'énigme éternelle de la vie et qu'elle est tout le mystère de la femme? Mystère où l'amant de génie trouve une source de pensées et d'émotions ineffables. Ce « *désespoir enchanté* » de la possession charnelle ne traduit pas seulement le simple bonheur des sens, mais cet oubli de l'amour dans l'amour même nous apparaît comme l'apaisement du

(1) *Le Lys rouge*, p. 302.

tourment métaphysique par la joie physique; la furieuse vague d'amour spirituel qui déferle vers des rives inatteignables ne peut venir se briser que sur des corps mortels.

L'amant ardent et jaloux qu'est Philippe trouve ces accents de fine tendresse qui captent si bien l'âme féminine : « *Quand j'ouvre mes bras tu t'en es allée et je te découvre bien loin, bien loin, sur la longue plage, pas plus grande, dans ta robe rose et sous ton ombrelle, qu'un brin d'herbe fleuri de bruyère. Et je me dis comme je me disais ce jour-là : Un brin d'herbe suffirait pour me la cacher tout entière et elle est pour moi l'infini de la joie et de la douleur* (1). »

Qui ne verrait dans ce goût de l'âme, en cette mysticité sensuelle, dans ces tourments affreux et adorables, toutes les fureurs de la divinité païenne :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Aussi *le Lys rouge* demeurera-t-il un de ces livres où l'humanité aime à contempler le visage de l'amour immortel. Et ce qui donne à ce livre un charme si troublant, c'est qu'en cet

(1) *Le Lys rouge*, p. 320.

amour français qui s'exprime chez France comme chez Racine avec une belle vigueur classique, il y a tout au fond une goutte de poison romantique.

VOICI Thaïs, fleur humaine, précieuse incarnation de la femme éternelle, symbole de tout l'amour et de toute la beauté du monde. Ainsi, elle apparaît au banquet de Lucius Cotta entourée d'épicuriens souriants et des plus agréables courtisanes d'Alexandrie :

« *Elle portait dans ses cheveux blonds une couronne de violettes pâles dont chaque fleur reflétait en une teinte affaiblie la couleur de ses prunelles, si bien que les fleurs semblaient des regards effacés et les yeux des fleurs étincelantes... Sa robe couleur de mauve et lamée d'argent traînait dans ses longs plis une grâce un peu triste que n'égayaient ni bracelets, ni colliers, et tout l'éclat de sa parure était dans ses bras nus* (1). »

Par le sentiment qui glisse jusque dans la

(1) *Thaïs*, p. 162.

traîne tendre et lasse de sa robe, la lumière de ses bras nus, la séduction de ses yeux de violettes, par cette exquisité qui se dégage d'elle comme un parfum vivant, Thaïs nous donne « *ce frisson tragique de la beauté* » que le maître adolescent éprouva en évoquant Cléopâtre. En elle « *tout vivait, tout était âme et harmonie* (1) ».

Car Thaïs a ce don des créatures privilégiées d'inventer des parures animées ; le sentiment de son charme unique est le secret d'une élégance que Philina ou la pâle Drosé espèrent trouver en des illustrations passagères. L'âme, savante inspiratrice, préside aux arrangements heureux de la parure comme à la beauté du visage. C'est au moment où elle pose sur lui sa définitive empreinte qu'il atteint cette beauté parfaite que l'extrême jeunesse ne donne pas. Divine minute de la grâce unique et qui ne peut être comparée qu'à cet instant fugitif où la rose adorable déploie ses pétales fragiles à la vie, à la mort, à la perfection et au néant ! Ascension miraculeuse vers les sommets de la beauté physique qui est le secret de Thaïs, de Cléopâtre et d'Hélène.

(1) *Thaïs*, p. 162.

Que de belles femmes ont vu leur beauté flamber comme un feu de paille sous l'ardent soleil de la jeunesse parce qu'un divin burin ne modelait plus leurs traits. Une femme qui n'a pas un cœur d'amante a déjà perdu sa beauté ; elle a pris le voile.

Le maître semble avoir une prédilection passionnée pour ce moment suave et troublant de la vie féminine où les brillants attraits de la jeunesse sont adoucis par le tendre et ardent rayonnement d'une âme achevée. Comme Thérèse Martin, Thaïs a ce visage où « *le travail de la vie et de l'âme a mis des profondeurs sans en altérer la grâce jeune et fraîche* », telle Cléopâtre lorsqu'elle parut devant Antoine, « *à cet âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit* ». Mêlée aux autres femmes, elle est seule, et le « *centre divin des harmonies du monde* », il n'y a pour tous que son seul rayonnement et le paisible regard de ses yeux de violette. C'est qu'elle possède cette « *force douce et terrible* » plus puissante que la beauté. Le rythme de son corps et de ses gestes est d'une telle harmonie que si elle ne se nommait Thaïs elle pourrait être la plus touchante des vierges

d'Argos ou d'Athènes. Mais comme dit l'Alexandrin qui chante sa beauté, n'est-elle pas Hélène, « *charmante comme aux jours de Priam et de l'Asie en fleurs* (1) ? » Thaïs, éternelle amante de Paris, « *âme sereine comme le calme des eaux* », c'est Cythérée couronnée de violettes, créature choisie des dieux comme un symbole humain de leur divinité. Instrument divin de musique amoureuse, expression frémissante de la volupté, Thaïs le sait : « *Je suis faite pour ce que je fais, je suis née pour charmer les hommes* (2). » « *Tu ne ressembles à aucune autre femme* », lui disait Lollius (3). Car elle était femme entre les femmes et toutes les amours s'éclairaient d'elle comme ils s'éclairent du rayonnement du rêve et de la poésie. Thaïs était le rêve, la poésie, source de vie et d'amour où les autres créatures s'enrichissaient.

De cette fleur précieuse que le poète a cultivée dans ses jardins secrets, le cœur égale en beauté le corps. Dans la maison de sainte Albine comme sur le théâtre d'Alexandrie, il

(1) *Thaïs*, p. 202.
(2) *Id.*, p. 149.
(3) *Id.*, p. 120.

est celui de la même grande amoureuse, de la créature de feu et de foi qui veut, par delà la vie, le surhumain bonheur que l'humaine existence ne donne pas. Elle avait aimé Lollius avec toutes les « *fureurs de l'imagination et les scrupules de l'innocence* », et c'était avec vérité qu'elle pouvait lui dire, elle qui s'était donnée avec une simplicité effrayante ne sachant alors ni le prix de l'amour ni le prix d'elle-même : « *Je n'ai jamais été qu'à toi* (1). » La Lagide qu'elle incarnait ne s'était-elle pas prostituée aux bergers ? Thaïs avait toujours cherché Lollius dans les autres hommes, ne le « *trouvant plus en lui* ».

Le scepticisme de Nicias la blessait en cet absolu dont son âme était éprise. Pour cet être altier qui « croyait à tout », le doute perpétuel de l'élégant philosophe semblait une injure. Le sage Alexandrin a trop d'intelligence, trop d'art, il manque de générosité pour bien comprendre celle qui attend une joie magnifique avec toute l'impatience d'une prédestinée : « *Elle avait soif d'inconnu, elle appelait des êtres sans nom et vivait dans une*

(1) *Thaïs*, p. 120.

attente perpétuelle (1). » Et lorsque Nicias lui dit avec tendresse : « *Ne sois pas triste, mon enfant, on n'est heureux au monde que quand on oublie le monde. Nous avons des secrets pour cela ; nous trompons la vie, elle nous le rendra bien. Viens, aimons-nous* (2) » elle éprouve cette colère des femmes à qui l'on offre l'amour physique pour seule nourriture et une joie résignée pire que la douleur. Cette lâche sagesse l'indigne et, faisant un rapprochement entre l'esclave noir au grand cœur qui la portait au baptême et le philosophe souriant et beau, elle choisit celui qui, débordant de foi et d'amour, « possède le secret de la vie » : « *Nous aimer !* s'écrie-t elle amèrement. *Mais tu n'as jamais aimé personne, toi. Et je ne t'aime pas, non, je ne t'aime pas. Je te hais. Va-t-en, je te hais. Je méprise ceux qui n'espèrent et ne craignent rien. Je veux savoir, je veux savoir* (3) *!* »

Et elle cherchait le divin secret ; elle le demandait en vain aux livres du philosophe et se disait avec une candide ferveur : « *Quelle*

(1) *Thaïs*, p. 124.
(2) *Id.*, p. 132.
(3) *Id.*, p. 13.

est donc cette chose inconnue qui vaut mieux que la richesse et la volupté (1)? » Pauvre Thaïs! Des voix inconnues lui murmuraient à l'oreille : « *Tu vieilliras, Thaïs, tu vieilliras !* » Comment cet être tourmenté n'eût-il pas accueilli l'ermite qui apportait un remède à ses angoisses. L'imprudent a osé parler d'opprobre, et elle l'apostrophe rudement : « *Regarde-moi, et dis-moi si je ressemble à une créature accablée d'opprobre* (2). » Mais en cette âme toute préparée par l'inquiétude l'éloquence du moine portera ses fruits... Thaïs voulait être belle... toujours ! Thaïs ne voulait pas mourir !... et le moine lui apportait une beauté éternelle, un amour éternel, il lui apportait encore, ô miracle, la vie éternelle !... Elle n'avait trouvé dans sa brillante existence qu'amertume et déception et c'est là son intime beauté. Belle, admirée, riche, célèbre, Thaïs souffrait ! Ame privilégiée que ne satisfait point le plaisir ni le bonheur vulgaire, elle était triste, elle était lasse !

« *Quand elle cédait à la volupté, il lui semblait tout à coup qu'un doigt glacé touchait*

(1) *Thaïs*, p. 130.
(2) *Id.*, p. 142.

son épaule nue et, toute pâle, elle criait d'épouvante dans les bras qui la pressaient (1). »

Au banquet du préfet Cotta, on l'entend faire cette vive et fière réponse à celui qui lui offrait cet amour souriant et léger qu'elle méprisait depuis qu'elle avait la conscience de sa valeur unique : « *Je veux qu'on m'aime de corps et d'âme, tous ces philosophes sont des boucs* (2). »

Et elle s'achemine vers sa Thébaïde, le rayonnement de l'amour dans ses yeux de violette. Avec la patience inlassable, la sainteté passionnée d'une amoureuse que ne rebute aucune difficulté, Thaïs gravit de ses pieds délicats et ensanglantés le dur chemin de Damas qui mène encore à l'amour. Telle que la « *statue de la pudeur* » elle arrive ardente, paisible et douce tout près de ces tabernacles de vie promis à sa faim et à sa soif. Comme Madeleine aux pieds du Seigneur, aussi pure qu'une Marie, la courtisane sanctifiée va voir paraître « *les roses de l'éternel matin* ».

« *Clartés du jour, ombres argentées de la nuit, astre, cieux aux cimes tremblantes, bêtes sauvages, animaux familiers, âmes anxieuses*

(1) *Thaïs*, p. 125.
(2) *Id.*, p. 125.

des hommes, n'entendez-vous pas : « Thaïs va mourir. Lumière, souffles, parfums, disparaissez. Effacez-vous, formes et pensées de l'Univers. Thaïs va mourir, elle était la beauté du monde et tout ce qui l'approchait s'ornait des reflets de sa grâce (1). »

Sur les ailes d'une musique divine, cette admirable invocation, atteindra-t-elle un jour les cieux immortels ? Il y a dans l'amour de l'homme un tel élan, une telle affinité pour la nature, que ses voix innombrables sont comme des voix mystérieuses de l'amour. Puisqu'en elle tout l'exprime, l'accueille, l'exalte, le frémissement des branches et des eaux, le silence et les murmures, comment resterait-elle insensible à son propre malheur ! Car la grâce de la nature est, comme l'a dit le tendre Oberman, dans le mouvement d'un bras, et l'harmonie du monde dans l'expression d'un regard !

L'UNE des dernières venues dans l'œuvre du maître, la citoyenne Élodie, l'héroïne

(1) *Thaïs*, p. 34.

des *Dieux ont soif*, n'est pas la moins séduisante. Moins aérienne, moins spiritualisée que Thaïs ou Thérèse, elle semble retarder d'un siècle tant une mystérieuse hérédité semble l'éloigner de tout le romantisme révolutionnaire qu'elle respire. Jamais encore le maître n'avait dessiné une figure de femme d'un trait si hardi, si large, si net. Jamais tant de virilité d'esprit et de corps unie à des grâces et à des courbes si féminines. Jamais d'hermaphrodite si pure et si païenne ! Élodie retarde non pas d'un siècle mais de milliers de siècles ! On la verrait bien mieux dans les délirantes fêtes de la Grèce antique, avec les traits d'une païenne divinité, que sous la treille paisible d'un café de la banlieue parisienne. Car sa beauté a quelque chose d'agreste et d'un peu faunesque « *une nymphe de la danse, une bacchante d'opéra dépouillée de sa peau de lynx, de son thyrse et de ses guirlandes fleuries* (1) ». La volupté sourit dans une ombre légère qui donne un accent ardent au dessin de sa bouche.

Cette belle fille aux yeux sombres, aux boucles azurées, « au sein gonflé de tendresse »,

(1) *Les Dieux ont soif*, p. 3.

ne manque pas plus d'intelligence que d'amour. Elle a du sens, de la finesse et de l'esprit. Pour avoir lu Jean-Jacques elle parlera le jargon philosophico-sentimental de son temps. « *Son cœur* — détail charmant et caractéristique de la tendre sensibilité de l'auteur — est pareil à sa *petite main honnête, qui sortait à demi des longues manches étroites garnies de dentelles* (1). »

Si elle aime le chaste Gamelin ce n'est point qu'elle prise si fort la chasteté, mais sans doute sait-elle confusément la puissance de l'Amour sur les cœurs qui s'en défendent. Elle pressent « qu'il ne connaît le désir que dans l'amour profond (2) » et cette disposition qu'elle apprécie à sa valeur prime de plus brillants attraits. Elle le voudrait plus intuitif, « plus intelligent des choses de l'amour » ; elle ne pouvait le souhaiter plus convaincu, plus grave, car il est sincère dans sa passion comme dans son art et ses crimes politiques. D'une intelligence plus souple et plus forte, plus ironique aussi, Élodie sait le conquérir et le soumettre ; pour mieux

(1) *Les Dieux ont soif*, p. 57.
(2) *Id.*, p. 201.

prendre le mâle par toutes ses faiblesses, elle lui donne l'avantage de la sienne. Ce pauvre Gamelin a l'air d'un apprenti amoureux devant un maître.

On la voit broder dans le magasin de son père suivant un rythme qui varie avec la nature du sentiment qui l'agite : vivacité, langueur, gravité. Sa coquetterie pourtant si supérieurement féminine, a quelque chose de viril par sa beauté même et d'un peu animal. C'est le seul besoin d'aimer, et non pas les manèges puérils d'une coquette vaniteuse, qui soulève son beau sein et fait battre son cœur vibrant.

Compatissante et sensible — elle en donne des preuves, — pourquoi aime-t-elle Gamelin avec plus d'énergie, lorsqu'il devient juré au Tribunal révolutionnaire, elle qui redoute et déteste d'instinct la révolution ? Dès la première séance sa tendresse s'exalte et c'est pour avoir été électrisée par la voix mâle et douce de son amant parlant à l'assemblée qu'elle lui dira le soir même :

« *Adieu mon amour ! C'est l'heure où mon père peut rentrer. Si tu entends du bruit dans l'escalier, monte vite à l'étage supérieur et ne descends que quand il n'y aura plus de dan-*

ger qu'on te voie. Pour te faire ouvrir la porte de la rue frappe trois coups à la fenêtre du concierge. Adieu ma vie, adieu mon âme (1).

Si Gamelin lui devient horrible dans la suite, parce qu'elle était faite pour un bonheur paisible et qu'il « *émanait d'elle un charme domestique et une grâce familière qui inspiraient les douces pensées et la tranquille volupté* (2) », pourquoi la crainte, l'horreur, qui lui déchirent le cœur nourrissent, exaltent-ils son amour physique? « *Toute la nuit pressés éperdument l'un contre l'autre, l'amant sanguinaire et la voluptueuse fille se donnaient en silence des baisers furieux* (3). »

Et lorsqu'elle apprend par Gamelin lui-même que Jacques Maubel, un émigré, a été conduit à la guillotine, elle s'évanouit d'épouvante en s'écriant : « *Misérable ! c'est toi qui l'as tué et il n'était pas mon amant. Je ne le connaissais pas. Je ne l'ai jamais vu. Il était jeune, aimable, innocent. Et tu l'as tué... misérable, misérable* (4)...! » Alors pourquoi, oui

(1) *Les Dieux ont soif*, p. 179.
(2) *Id.*, p. 233.
(3) *Id.*, p. 204.
(4) *Id.*, p. 242.

pourquoi l'aimer encore et davantage ! La faunesse exaltée sent sa volupté dominer son horreur ; nourrie de tragique cette volupté se fait plus âpre et plus délicieuse : « *Elle l'aimait de toute sa chair et plus il lui apparaissait cruel, atroce, plus elle avait faim et soif de lui* (1). » Elle l'aurait aimé au prix de sa propre vie et eût tendu son cou au bourreau comme au baiser de son amant : « *Eh bien! lui crie t-elle en son délire, moi aussi tue-moi, mon bien-aimé, envoie-moi à la guillotine, moi aussi fais-moi trancher la tête* (2). »

Et lorsque l'amant est mort, cette volupté qu'il a fait naître vit encore. On retrouve Élodie après la Terreur dans la boutique de « l'Amour peintre ». Selon la mode du temps, et malgré la rigueur de l'hiver, elle est nue sous une robe blanche à l'antique. Sa taille est amaigrie, son visage plus pâle mais son être est encore chargé de volupté. Non qu'elle aime ce Desmahis, dont elle se moque avec tant de lucidité alors qu'elle va se donner à lui ! Son cœur et son esprit ne lui appartiennent point, ils ne sont pas libérés de l'atroce

(1) *Les Dieux ont soif*, p. 243.
(2) *Id.*, p. 327.

et doux souvenir; mais l'étreinte nouvelle est douce et dissipe le sombre rêve.

On la voit se décoiffer lentement devant la glace, en cette souple robe « pleine et tiède de ses formes » et regarder avec mélancolie le fatal petit anneau d'argent souvenir de lui, qui disparaît dans les flammes en même temps que ses dernières larmes. Volontaire et belle en ses larmes et son sourire elle se jette dans les bras tendus vers elle, mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas l'homme qui la prend c'est l'Amour à qui elle appartient.

Et c'est à l'Amour que s'adressent encore ces mots tendres et prudents si familiers : « *Adieu mon amour, c'est l'heure où mon père peut rentrer... Pour te faire ouvrir la porte de la rue, frappe trois coups à la fenêtre de la concierge. Adieu ma vie! Adieu mon âme!*

Le nouveau livre d'Anatole France n'apporte pas d'élément nouveau à notre étude. Mais de cette étape que tout nouveau

livre représente pour l'écrivain en puissance de son génie, quels pensers pourraient convenir à notre thèse ou l'infirmer ?

La Révolte des Anges ne manque pas d'amour et la femme n'en est pas absente. Elle y fait un peu figure muette comme ces filles avec qui Maurice et l'ange dînent au restaurant, tout en devisant du Dieu et du diable, mais dont la seule présence communique à la plus grave philosophie comme un parfum de vie.

Il y a aussi une bien curieuse amoureuse dans cette Zéphyrine qui prêta sa chevelure blonde et ses épaules nacrées à tant de Madeleines, de Marguerites, de sylphides et d'ondines. Aimée jadis de l'empereur Napoléon III, elle n'est plus à cette heure qu'une grosse et vieille femme à la « crinière emmêlée », au « menton fleuri de poils (1) ». Mais son cœur a toujours vingt ans et du vieux peintre qu'elle idolâtre elle chante les louanges dans sa naïve prière amoureuse : « *On ne peut pas vivre sans lui, Michel ! Il est beau, il est bon, il est charmant ! c'est un Dieu, c'est l'amour ! je*

(1) *La Révolte des anges*, p. 36.

l'aime, je l'aime (1) *!* » Le plus touchant c'est lorsque la pauvre délaissée accourt à la nouvelle de la mort de son vieil ami : « *Il est mort, mon Dieu, mon ami, mon tout, mon amour. Oh ! mon Dieu, voyez qu'il est beau ! Il était si bon, si intelligent ! si aimable* (2) *!* » Et Zéphyrine atteinte du mal sacré meurt d'amour comme Juliette ! Et cela n'est pas ridicule ! Que l'amour triomphe de la vieillesse et ne cède qu'à la mort après avoir vaincu la vie, n'est-ce pas pour lui une belle victoire !

Mais des objets plus paisibles et plus gracieux, nous sont offerts dans ce livre. C'est Octavie « *sordide et lumineuse comme une fiancée de Rembrandt* ». C'est Zita, Bouchotte, Gilberte des Aubels : « *Gilberte avait été façonnée par le génie de l'espèce et nul autre génie ne s'était associé à cet ouvrage* (3). » Du reste Gilberte n'attend rien que de ce génie même ; elle est le plaisir amoureux, calme et plein : pain quotidien de l'amour qui a bien sa bonté savoureuse. M. Gaëtan d'Esparvieu l'apprécie et non pas sans raisons : « *J'étais frivole autre-*

(1) *La Révolte des anges*, p. 264.
(2) *Id.*, p. 255.
(3) *Id.*, p. 67.

fois et m'occupais de métaphysique. Je lisais Hegel et Kant. Je suis devenu sérieux avec l'âge et ne m'occupe plus que des formes sensibles, de ce que l'œil ou l'oreille peut saisir. L'art c'est tout l'homme. Le reste n'est que rêverie (1). »

Ce Gaulois qu'une lucide intelligence a conduit à la haute sagesse, ressemble trop au Nicias de Thaïs, l'Alexandrin qui voulait « tromper la vie », pour nous suggérer l'image d'un Dechartre assagi, résigné. Le bouillant amant, l'idéaliste voluptueux n'a pas jeté délibérément par-dessus son épaule toute sa métaphysique amoureuse, source de généreuses douleurs, pour goûter avec plus de conscience « les formes sensibles de la vie ». Au reste un égoïsme acheté à si haut prix ne serait-il pas plus généreux que bien des emportements ?

Oui « le génie de l'espèce » qui a façonné de satin vivant les épaules de Bouchotte et son aisselle « *ombreuse et touffue comme une grotte sacrée d'Arcadie* (2) » est un bien grand magicien. Mais il faut comme Gaëtan d'Esparvieu avoir longtemps rêvé dans les forêts d'Arcadie pour savoir aimer et regarder ces choses.

(1) *La Révolte des anges*, p. 342.
(2) *Id.*, p. 266.

Après cette démonstration de la sensibilité amoureuse d'Anatole France, une opinion personnelle paraît inutile. Rarement l'amour fut senti expliqué dans toute son unité et avec une harmonie plus exacte. En ce sujet plus vieux que les littératures, il est encore permis d'apporter de la nouveauté! Mais le simple génie ne suffirait pas, il y faut le don de la fée. Pour bien écrire sur l'amour il faut être un amoureux, aussi des hommes du plus beau génie ont dit sur lui bien des bêtises.

Qu'Helvétius, Voltaire, Buffon ou Mathurin Régnier s'en tiennent au physique, ou au moral, tout point de vue exclusif se condamne de soi. Ce qui paraît plus vrai c'est qu'à cet instinct qui gouverne le monde, s'ajoutent toutes les complexités qui l'intellectualisent et le sentimentalisent, qu'il y a du physique et du moral une telle fusion que le physique en est spiritualisé, le spirituel sensualisé; qu'aux joies des sens et du cœur, s'ajoutent celles de l'esprit de façon que l'amour est à la fois de la sensualité céré-

brale et de la sensibilité sensuelle. Telle est la conception de l'amour qui ressort de l'œuvre du maître, voluptueuse et idéaliste, harmonieuse et humaine. Que certains ne voient au contraire que l'amour sensuel à « fleur de chair » là où nous voyons les plus subtiles nuances de l'ardeur et de la tendresse, est-il plus grossière méprise, plus morne aveuglement. Aucune œuvre contemporaine, sauf dans Mistral, où la femme et l'amour sont chantés comme chez Homère, où la passion soit si spirituelle dans la sensualité, la volupté d'une nuance plus fine et tendre.

Dans cet amour intellectualisé, reconnaissons l'amour de la France celtique, chevaleresque, classique; saluons l'amour français où la grâce fleurit toujours avec la raison.

« *L'amour sensuel est le seul grand et fort* », sans doute, puisque cet intellectualisme qui procède de l'amour à la française n'est que l'aliment d'une sensualité très supérieure.

Qu'on interroge Thaïs, Thérèse, Philippe ou même Gamelin ou même Félicie Nanteuil, ces méthaphysiciens de l'amour sont de ces esprits exigeants qui ne conçoivent pas le dé-

lire des sens sans l'affinité des êtres et leur tendresse. Ils demandent à leur passion une eurythmie sans laquelle leur âme ne connaîtrait pas de repos et cherchent — avec quelle inquiétude ! — cette moitié d'eux-mêmes qui semble devoir les rétablir dans leur primitive perfection. Romantique comme une Noailles ou une Valmore, Thaïs fait songer à ces êtres de feu et de rêve des siècles passés qui apportaient dans l'amour divin le goût ardent de leurs amours terrestres, y voulant trouver le remède à leur mal d'aimer.

Courtisane, comédienne ou femme du monde, la « terrible merveille » est l'Ève éternelle, elle est l'Ève moderne et même l'Ève future. Le maître qui ne pouvait pas n'être point féministe au sens large et humain du mot, nous la présente avec ces qualités à la fois franciennes et françaises inhérentes à sa race : esprit, finesse, charme, élégance : Exaltation de la femme française à travers le fier génie français !

« *Mais quand le serpent s'étant mis à parler, enseigna les vérités les plus hautes, celles qui ne se démontrent pas, il reconnut qu'Adam était d'une nature trop épaisse pour percevoir*

les subtiles connaissances et qu'au contraire Ève plus sensible en était aisément pénétrée.

« Ève s'éleva au-dessus des vaines terreurs et désira goûter aux fruits qui donnent la connaissance de Dieu. Mais pour qu'Adam qu'elle aimait ne lui devînt pas inférieur elle le prit par la main et le conduisit à l'arbre merveilleux. »

Inspiratrice, initiatrice, médiatrice, Ève possède la divine science qui dépasse les philosophies : le don de prophétie. Si la psychologie d'aujourd'hui reconnaît que toute connaissance profonde est bien plus le résultat de la sensibilité que de l'étude, le maître devançant la science la plus actuelle, avait dit dans Thaïs que c'est « *non par la réflexion et l'intelligence mais par le sentiment qu'on atteint les vérités les plus hautes et les plus pures* ».

A cette spirituelle séduction, France ne se déroba jamais. L'intérêt passionné qu'il porte à l'esprit et à l'âme féminine, cette fascination morale que la femme exerce sur son intelligence font de lui l'amateur de la femme par excellence.

Et l'hommage rendu à l'esprit n'a d'égal que celui qu'il rend à la beauté, la beauté

« première vertu du monde », la beauté « manifestation du divin ». Pour parler d'elle le mot « divin » glisse obstinément sous sa plume et encore le mot « harmonie ». Mais pour l'exprimer avec une perfection si émouvante qu'elle est comme l'expression animée de l'être vivant, l'art ne suffirait pas ; il faut avoir reçu au berceau le don d'amour : « *Elle riait et les rayons de la lune argentaient son sourire.* »

D'une si belle conception de la femme et de l'amour il est peu de si beaux exemples. Dans notre littérature contemporaine, la femme s'impose surtout à l'admiration et à l'amour par ses avantages extérieurs, ses séductions corporelles. France l'a aimée complète, chair et esprit, corps et âme. Il a confondu les lignes de son corps et ses rythmes intérieurs, la couleur de ses yeux et celle de ses pensées, la courbe secrète de son âme et celle de ses hanches, de ses seins, de son visage. Son intelligence, sa pensée, sa fierté sont les parfums de sa chair comme son « *âme est l'odeur de sa beauté* ». Et cet être unique n'est qu'une expression belle et originale de la beauté éternelle : Thaïs, Cléopâtre Hélène ou Ninon : une image de la perfection féminine

incarnant l'amour et la volupté des hommes.

D'autres ont dit et diront l'art incomparable, l'esprit lumineux du maître. Nous avons voulu montrer seulement que cet artiste, ce philosophe fut avant tout un homme au sens le plus humain du mot. Il fut comme un Ronsard, un Racine, un Stendhal ou un Mistral, un grand amoureux, avec toutes les divinations d'un robuste génie, un amant à la française, le dernier peut-être, si ce mot n'est pas une impiété envers l'avenir. Que cette gloire s'ajoute à sa gloire !

Nîmes, hiver 1913.

1310. — Tours, imprimerie E. Arrault et C.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116. Boul. St-Germain, PARIS

Dernières Nouveautés

Volumes in-16 (12×19). Chaque volume : 3 fr. 50 franco.

PAUL ADAM

DANS L'AIR QUI TREMBLE

Dessins de HUYGENS

COLETTE (COLETTE WILLY

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

Frontispice de STEINLEN

CHARLES LE GOFFIC

BOURGUIGNOTTES & POMPONS ROUGES

JEAN AJALBERT

DANS PARIS, LA GRAND'VILLE

(Sensations de guerre)

TH. HARLOR

LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE...

Préface de J. ERNEST-CHARLES

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, boul. St-Germain, PARIS.

Dernières Nouveautés

G.-K. CHESTERTON

LES CRIMES de l'ANGLETERRE

INTRODUCTION DE CHARLES SAROLEA
TRADUCTION FRANÇAISE DE CHARLES GROLLEAU

Un volume in-16, vergé teinté, orné d'un portrait de l'Auteur . . . . . 3 fr. 50

CHARLES BAUDELAIRE

LES FLEURS DU MAL

ÉDITION CRITIQUE REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX ET MANUSCRITS ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET VARIANTES ET PUBLIÉE PAR AD. VAN BEVER

Avec quatre portraits en phototypie

Un volume in-8 couronne (VI-450 p.), tiré sur alfa d'Ecosse, prix (marqué) . . . . . **4** fr. »
Il a été tiré de cet ouvrage : 100 exemplaires sur papier vergé Lafuma numérotés de 1 à 100. Prix. . **12** fr. »

CHARLES BAUDELAIRE

LE SPLEEN DE PARIS

PETITS POÈMES EN PROSE

ÉDITION CRITIQUE, REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX, ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET DE VARIANTES ET PUBLIÉE PAR AD. VAN BEVER

Avec deux portraits en phototypie

Un volume in-8 couronne (II-292 p.), tiré sur alfa d'Ecosse, prix (marqué) . . . . . **3** fr. **50**
Il a été tiré de cet ouvrage : 100 exemplaires sur papier vergé Lafuma, numérotés de 1 à 100. Prix . **12** fr. »

Publications d'Actualité

Collection "BELLUM"

Cette Collection a été créée pour donner à quelques-uns des meilleurs écrivains de ce temps l'occasion d'exprimer, sous une forme condensée, leurs opinions et leurs sentiments sur la guerre actuelle et l'une ou l'autre des graves questions qu'elle fait naître.

La Collection « BELLUM » ne comportera qu'un nombre restreint de volumes, tous de format petit in-16.

Prix : 1 fr. 75

Il est fait de chaque ouvrage un tirage de luxe : Chine, 6 fr.; Vieux Japon, 6 fr.; Japon, 5 fr. Vélin de Rives, 3 fr. 50.

Paul ADAM. — **La Littérature et la Guerre.**

Maurice BARRÈS, de l'Académie française. — **Dix jours en Italie.**

Louis BARTHOU. — **L'Heure du Droit : France, Belgique, Serbie** (Portrait de l'Auteur).

Tristan BERNARD. — **Souvenirs épars d'un ancien cavalier.**

Marcel BOULENGER. — **Le Cœur au loin.**

Marcel BOULENGER. — **Sur un tambour.**

Lucien DESCAVES, de l'Académie Goncourt. — **La Maison anxieuse** (Frontispice de R. Vallin).

Maurice DONNAY, de l'Académie française. — **La Parisienne et la Guerre** (Portrait de l'Auteur).

Maurice DONNAY, de l'Académie française. — **L'Impromptu du Paquetage**, pièce en un acte.

Ernest GAUBERT. — **Voix de Femmes.**

Remy DE GOURMONT. — **La Belgique Littéraire.**

Remy DE GOURMONT. — **Dans la Tourmente** (Avril-Juillet 1915).

Charles GROLLEAU. — **Une Gloire de la Flandre : Guido Gezelle, prêtre et poète.**

***. — **La Guerre, Madame...**

Jean HENNESSY. — **La Mort de l'Aigle.** Préface de Laurent Tailhade.

UN LIEUTENANT DE CHASSEURS. — **Les Chasseurs** (**Chasseurs à pied, Alpins et Cyclistes**).

Roland DE MARÈS. — **Le Miroir des Jours.**

MARIE, Reine de Roumanie. — **Mon pays.**

Henri MASSIS. — **Impressions de Guerre** (Frontispice de Maurice Denis).

Pierre MILLE. — **En croupe de Bellone.**

N***. — **Lettres de l'Empereur écrites en 1916.** Préface de Paul Adam.

Guy DE POURTALÈS. — **A mes amis Suisses.**

J.-H. ROSNY aîné, de l'Académie de Goncourt. — **L'Aube du Futur.**

Ch. SAROLEA. — **Le Réveil de la France.**

Joseph SCHEWABEL. — **La Pentecôte à Arras** (Frontispice de l'Auteur).

Louis THOMAS. — **Avec les Chasseurs.**

Jean VARIOT. — **Petits Ecrits de 1915.**

Jean VARIOT. — **Sainte Odile, patronne de l'Alsace, que l'on fête le 13 décembre.**

Émile VERHAEREN. — **Parmi les Cendres. La Belgique dévastée** (Frontispice de Huygens).

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

LA GRANDE GUERRE

PAR LES ARTISTES

L'Album « LA GRANDE GUERRE PAR LES ARTISTES » a été fondé dans le but de permettre aux maîtres du crayon et du pinceau de dresser à nos héros un monument durable de leur vaillance. Il attestera leur héroïsme journalier, en même temps qu'il clouera au pilori le Crime allemand. De la sorte, il constituera un document précieux dans lequel l'Art témoignera en faveur de la justice, de la beauté et de la bonté de notre cause.

La Grande Guerre par les Artistes comporte, en *vingt et un fascicules*, 160 dessins lithographiés et des hors-texte en couleurs, ou gravés à l'eau-forte, et forme un bel album in-4° raisin, sous couverture en couleur.

Broché . . . . . 20 fr.
Relié pleine toile, fers spéciaux. . . . . 25 fr.

Il existe un tirage à part sur japon :

Le fascicule . . . . . 4 fr.

L'édition ordinaire, papier vergé, se vend 0 fr. 80 le fascicule (sauf le 21e, lequel coûte 2 fr.).

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

H. Boutet
Ciolkowski
Delaw
Depaquit
Ch. Fouqueray
Hansi
Hermann-Paul
Ch. Huard
Huygens
H.-G. Ibels
Job
Jouas
Jou
Ch. Léandre
Frans Masereel
Louis Morin
Nam
B. Naudin
B. Rabier
L. Raemaekers
Roubille
Simpson
Steinlen
P.-E. Vibert

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

ROLAND DE MARÈS

LA BELGIQUE ENVAHIE

DESSINS D'APRÈS DES CROQUIS PRIS SUR LE VIF

Par **FRANS MASEREEL**

Un volume in-16, vélin teinté . . . . . 3 fr. 50

Il a été tiré : 15 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 15, prix : 15 fr., et 40 sur vélin de Rives, numérotés de 16 à 55, prix : . . . . . 10 fr. »

L'HÉROÏQUE BELGIQUE

ALBUM COMMÉMORATIF

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SAROLEA

Professeur à l'Université d'Edimbourg, Consul de Belgique, Directeur de l'*Everyman*

Un album in-4° raisin (25 × 32), de 80 pages, imprimé sur beau vélin, contenant en hors-texte un dessin à la plume de ROUBILLE, une sanguine d'ALLARD-LOLLIVIER et une aquarelle de CHARLES JOUAS (*Incendie de Louvain*), des dessins dans le texte par HENRI BOUTET, JOU, OSBERT, STEINLEN et P.-E. VIBERT, et de nombreuses photographies documentaires . . . . . *Prix* : 2 fr. 50

Reliure pleine toile, fers spéciaux . . . 4 fr. 50

Cette publication représente un véritable monument érigé par l'élite des écrivains et des artistes français à la gloire du peuple héroïque dont le courage aura fait et fait encore l'admiration de l'univers.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

COLLECTION ANGLIA

Charles SAROLEA
Professeur à l'Université d'Édimbourg, Consul de Belgique.

LE PROBLÈME ANGLO-ALLEMAND

Préface de M. Émile BOUTROUX de l'Académie française.
Traduction française de CHARLES GROLLEAU

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté . . . . . 3 fr. 50

James M. BECK
Ancien Attorney général adjoint des États-Unis.

LA PREUVE

ENQUÊTE SUR LA RESPONSABILITÉ MORALE DE LA GUERRE DE 1914
D'APRÈS LES DOCUMENTS DIPLOMATIQUES
Préface de M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté . . . . . 3 fr. 50

Woodrow WILSON
Président des États-Unis.

LA NOUVELLE LIBERTÉ

Introduction par Jean IZOULET, professeur au Collège de France
Traduction d'ÉMILE MAUCOMBLE

Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

Israël ZANGWILL

Les Enfants du Ghetto

Traduction française de Pierre MILLE

Un volume in-18 jésus, orné d'un portrait de l'auteur . . 3 fr. 50

EN PRÉPARATION DANS LA MÊME COLLECTION

Mgr R.-H. BENSON : **Paradoxes du Catholicisme**, traduction française de Charles Grolleau.

DANIEL DE FOË : **Moll Flanders.** Traduction française de Marcel Schwob.

DANIEL DE FOË : **Lady Roxana ou l'Heureuse maîtresse.**

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

HERMANN FERNAU

ALLEMANDS ! EN AVANT VERS LA DÉMOCRATIE

Traduit de l'Allemand par F.-L. SCHOELL

Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Ouvrage interdit en Allemagne et qui constitue le plus formidable réquisitoire qu'on ait écrit contre l'Empire Allemand.

ANTHOLOGIE

DES

ÉCRIVAINS BELGES

(Poètes et Prosateurs)

Recueillis et publiés par L. DUMONT-WILDEN

2 vol. in-16 avec portraits, prix des deux volumes. 7 fr.

Majoration provisoire non comprise.

EN PRÉPARATION :

ANTHOLOGIE FRANCISCAINE

Recueillie et publiée

Par **Maurice BEAUFRETON**

Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

EN PRÉPARATION :

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS PROTESTANTS

Recueillie et publiée

Par **Raoul ALLIER**

Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

Vient de paraître :

ÉMILE VERHAEREN

QUINZE POÈMES

ILLUSTRÉS DE 57 GRAVURES SUR BOIS, DESSINÉES ET GRAVÉES
PAR FRANS MASEREEL ET SUIVIS D'UN "SOUVENIR A VERHAEREN"
PAR OCTAVE UZANNE

Il a été tiré de cet ouvrage :

15 ex. Japon (dont 5 hors commerce) numérotés de 1 à 15, contenant chacun un dessin original. . . **100** fr. »
190 ex. Vélin Fabriano, numérotés de 16 à 205. . . **30** fr. »
1350 ex. papier volumineux anglais, numérotés de 206 à 1555 dont 50 hors commerce). . . . . **14** fr. »

Vient de paraître :

GUY DE LA ROCHEFOUCAULD

Diplômé des Sciences sociales

UNE RACE EN PÉRIL

Les Abris du Marin

PRÉFACE DE CHARLES LE GOFFIC

Un volume in-8° carré, orné de vingt-deux gravures hors-texte et d'un frontispice en couleurs, d'après une aquarelle du comte G. de La Rochefoucauld . . . . . **5** fr.

Magistrale étude sur l'Alcoolisme en Bretagne et les œuvres qui combattent ce fléau social.

Vient de paraître :

JULIEN ARÈNE

EN MACÉDOINE

Carnet de route d'un sergent de l'Armée d'Orient

Un volume, orné de photographies documentaires. **3** fr. **50**

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, boul. St-Germain, PARIS

LE LIVRE CATHOLIQUE

COLLECTION D'OUVRAGES DE LUXE

publiée sous la direction de CHARLES GROLLEAU

VIENT DE PARAITRE

PENSÉES DE PASCAL

Avec deux portraits en héliogravure d'après la peinture de Quesnel.

Deux vol. in-18 gr. jésus (19 × 13) sur papier vélin de Rives, à 1500 ex. numérotés. Prix des deux volumes . . . 12 fr.

Il a été tiré, en outre : 5 ex. sur papier vieux japon, à 75 fr ; 15 ex. sur chine, à 60 fr., et 30 ex. sur japon, à 40 fr. ; numérotés.

Le classement adopté pour la présente édition est celui, réputé à juste titre, de M. Léon Brunschvicg. Nous y avons joint un précieux index analytique.

DANS LA MÊME COLLECTION

LOUIS VEUILLOT

LES ODEURS DE PARIS

Portrait de l'auteur dessiné et gravé sur bois par P.-E. Vibert

Un vol. in-18 gr. jésus, vélin de Rives. . . . . 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

ANTHOLOGIE

DE LA

POÉSIE CATHOLIQUE

DE VILLON JUSQU'A NOS JOURS

RECUEILLIE ET ANNOTÉE

Par ROBERT VALLERY-RADOT

Frontispice par CHARLES JOUAS.

Un fort vol. in-16, vélin teinté . . . . . 3 fr 50

Relié pleine toile, fers spéciaux . . . . . 5 fr »

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

LES MAITRES DU LIVRE

Collection d'Ouvrages de Luxe

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

AD. VAN BEVER

Volumes de format in-18 grand jésus (19 × 13) imprimés à nombre limité, sur papier vergé de Rives, précédés d'un portrait ou d'un frontispice dessiné et gravé par P.-E. VIBERT, ornés dans le texte d'en-têtes et culs-de-lampe du même artiste.

Prospectus franco sur demande.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

GOETHE, **Faust et le second Faust**, traduit par GÉRARD DE NERVAL. Quelques exemplaires sur papier de Rives vert . . . . . 9 fr. »

VOLTAIRE, **Candide**. Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche . . . . 9 fr. »

RONSARD, **Les Amours**. Deux volumes. Texte établi, pour la première fois, sur l'édition de 1560 et publié avec une préface et des notes par Ad. Van Bever. Portrait dessiné et gravé sur bois par P.-E. Vibert. Quelques exemplaires, papier de Rives, bleu d'azur (frontispice en double état) . . . . . 10 fr. »

LONGUS, **Les Pastorales** (Daphnis et Chloé). Frontispice et ornements typographiques dessinés par Ciolkowski et gravés sur bois. Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche (frontispice en double état). . . . . 10 fr. »

Enrique LARRETA, **La Gloire de don Ramire**. Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche (frontispice en double état). . . . . 12 fr. »

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

LÉON BLOY

JEANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE

Un volume in-16, vélin teinté. . 3 fr. 50

Il a été tiré des exemplaires japon impérial à 15 fr., et vélin de Rives à 10 fr.

LÉON BLOY

SUEUR DE SANG

(1870-1871)

Un volume in-16, alfa teinté . . . . . 3 fr. 50

LÉON BLOY

LE SALUT PAR LES JUIFS

Un volume in-8°, impression en deux couleurs. 3 fr. 50

LÉON BLOY

CONSTANTINOPLE & BYZANCE

Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

VIENT DE PARAITRE

JEAN HENNESSY

Député

Régions de France

Un vol. in-16, orné d'une carte . . . . . 3 fr. 50

Sur japon impérial . . . . . 15 fr. »

L'un des meilleurs documents qui existent sur l'importante question du régionalisme.

ÉDOUARD DRUMONT

Sur le Chemin de la Vie

(SOUVENIRS)

Portrait de l'auteur

Un volume in-16, papier vélin teinté . . . . . 3 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ :

60 exemplaires japon impérial (dont 10 hors commerce). Numérotés de 1 à 60, prix . . . . . 15 fr. »

575 exemplaires vergé pur fil (dont 75 hors commerce). Numérotés de 61 à 635, prix . . . . . 6 fr. »

Tout le monde voudra lire les **Souvenirs** du maître polémiste et du grand écrivain.

Cédant au double attrait qui fait de lui tour à tour un peintre charmant du passé ou le rude champion des plus violents combats, Edouard Drumont nous a donné dans cet ouvrage, *entièrement inédit*, tout ce qu'une vie déjà longue a pu laisser en lui de tendre, de mélancolique ou d'amer. Et c'est une merveilleuse galerie de nos contemporains, un « Mémorial » ironique et délicieux de notre temps.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

Collection " LES PROSES "

Volumes in-16 (12 × 19) imprimés sur vélin teinté.

*Chaque volume, **3 fr. 50** franco.*

Paul Abram. — **Le Retour.**

Paul Adam. — **Dans l'air qui tremble** (dessins de Huygens).

Jean Ajalbert. — **Dans Paris, la Grand'Ville** (sensations de guerre).

Marcel Azaïs. — **La Lance d'Achille.**

Léon Baranger. — **Les Contes arabes de Monsieur Laroze.**

Léon Bloy. — **Sueur de Sang.**

Léon Bloy. — **Histoires désobligeantes.**

Léon Bloy. — **Jeanne d'Arc et l'Allemagne.**

Colette (Colette-Willy). — **La Paix chez les Bêtes** (frontispice de Steinlen).

Émile Dermenghem. — **La Vie Affective d'Olivier Minterne.**

Édouard Drumont. — **Sur le Chemin de la vie** (souvenirs).

Élie Faure. — **Les Constructeurs** (illustré).

Ernest Gaubert. — **L'Amour marié** (*Prix national de littérature*).

Th. Harlor. — **Liberté, liberté chérie...**

Henri Hoppenot. — **Les Jeux de la vie et de l'illusion.**

J.-K. Huysmans. — **Marthe** (illustrations de Bernard Naudin).

Raymond Lauraine. — **La Communion des Vivants.**

Charles Le Goffic. — **Le Crucifié de Kéraliès.**

René de Planhol. — **L'Esclave et les Ombres.**

Henri Strentz. — **Les Amants sur la Rive.**

Laurent Tailhade. — **Les Commérages de Tybalt** (frontispice de Sacha Guitry).

Fritz R. Vanderpyl. — **De Giotto à Puvis de Chavannes.**

Jean Variot. — **Les Hasards de la guerre.**

Villiers de l'Isle-Adam. — **Chez les passants.**

Oscar Wilde

Intentions, traduction Hugues Rebell, portrait, un volume in-8°. . . . . 6 fr. »

Poèmes en prose, traduct. Charles Grolleau. 4 fr. »

Jean Variot

Les Hasards de la guerre, un volume in-16, vélin teinté . . . . . 3 fr. 50

Armand Dayot

La Peinture anglaise, de l'origine à nos jours, magnifique volume in-4° (viii-364 pages) orné de 25 héliogravures et de 282 illustrations dans le texte, broché. . . . . 20 fr. »

E. de Friedberg

Guide pratique du Secouriste français, infirmier volontaire, une broch. in-16 (122 fig.) . 1 fr. »

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE

l'Enseignement des Beaux-Arts

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Honorée d'un Prix Montyon par l'Académie française et du Prix Bordin par l'Académie des Beaux-Arts

Cette Bibliothèque, dont nous sommes devenus les seuls éditeurs, est maintenant publiée sous la direction de M. Gustave Geffroy, administrateur de la Manufacture des Gobelins, et compte parmi ses collaborateurs les écrivains les plus autorisés et les plus compétents.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient 300 à 400 pages, illustrées de 150 à 200 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Prix de chaque volume broché . . . 4 fr.
Reliure artistique, pleine toile . . . 5 fr.

Tous les ouvrages de cette magnifique collection sont mis à jour à chaque réimpression.

Envoi du catalogue special franco sur demande.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

MARC LECLERC

La Passion de notre Frère le Poilu

PRÉFACE DE RENÉ BAZIN
de l'Académie Française
(Prix Jean REVEL)

Une plaquette in-16 . . . . . 1 fr. 25

MARC LECLERC

LES "SOUVENIRS DE TRANCHÉES"
D'UN POILU

Une plaquette in-16. . . . . 1 fr. 50

CHARLES LE GOFFIC & ANDRÉ DUMAS

SANS NOUVELLES

Drame maritime en 1 acte en prose

Une plaquette in-16. . . . . 1 fr. 50

JEAN ARBOUSSET

Le Livre de "Quinze Grammes" Caporal

Une plaquette in-16 . . . . . 2 fr.

31697-17. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie

Prix : 1 fr. 50

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02256 8387

University of British Columbia Library
DUE DATE

DISCARD